

—Non, sire, reprit le général B...., loin de là ; l'exaspération augmente, et les dernières paroles que j'ai entendues étaient des menaces.... Permettez que nous agissions, ou tout est à craindre.

—Vous croyez ? allons donc ! dit l'empereur.

D'un regard il prit congé des siens, et s'achemina vers la porte, à la suite du général B...., avec cette fermeté dont il devait donner tant de preuves. A cette vue, l'impératrice éperdue se jette à genoux sur son passage :

—Arrêtez ! s'écrie-t-elle en saisissant la main de l'empereur, arrêtez !

On la voit employer les supplications les plus tendres pour le retenir. Ses enfants l'entourent aussi, le pressent, le sollicitent ; à travers les larmes et les sanglots, les craintes les plus vives lui sont manifestées ; les suppositions les plus sinistres lui sont retracées sous toutes les formes, avec les couleurs les plus sombres et les angoisses les plus poignantes. Son cœur fut déchiré, mais ne faiblit pas un instant. Il releva l'impératrice, cherchant à la rassurer par quelques mots ; puis, détournant la tête, il sortit, calme et résolu. L'impératrice était retombée à genoux, élevant les mains au ciel pour lui demander la conservation de celui qu'elle aimait plus que la vie. Depuis ce jour, depuis cette heure, elle est sujette à un tremblement nerveux qui lui fait hocher la tête d'une manière sensible.

Lorsque l'empereur parut, au lieu de la soumission qu'il pensait inspirer, il trouva la rébellion agressive. Les insurgés, soutenus par la lie du peuple, s'ébranlent ; ils commencent le feu. L'empereur l'essuie courageusement, puis, aussitôt après, il harangue les coupables. Ses efforts demeurent sans succès. Il fait approcher le métropolitain, à la tête de son clergé, qui parle à son tour le langage du devoir et de l'indulgence. Les soldats restent inflexibles. Une nouvelle décharge vient prouver leurs intentions. Alors, toute autre ressource épuisée, l'ordre est donné de répondre au feu par le feu. La mêlée s'engage ; mais une heure après tout était fini : les chefs de la révolte se trouvaient au pouvoir du nouvel empereur.

Il paraîtrait que le souvenir de cette journée terrible pesait encore de tout son poids sur l'esprit comme sur le cœur de Nicolas à l'époque de son sacre. Cette cérémonie eut lieu à Moscou le 3 septembre 1826. Le soir, entre l'heure du dîner et celle qui devait appeler l'empereur aux fêtes de la ville, seul avec ses frères (car le grand-duc Constantin avait voulu affermir par sa présence la couronne sur un front si bien fait pour la porter), seul, dis-je, avec ses frères et le général B.... :

—Savez-vous, s'écria-t-il d'un air mélancolique et pénétré, savez-vous que c'est un lourd fardeau qu'un sceptre impérial ; la force d'un homme ne suffit pas pour le porter dignement. Il faut y être aidé par la bonne foi et la vérité de ceux qui nous entourent. Vous, continua-t-il en se retournant vers ses frères, je suis bien sûr de votre assistance ; mais vous serez un peu comme moi, vous ne saurez pas grand'chose. C'est à toi, Alexandre, acheva-t-il en prenant la main du général B...., c'est à toi de me dire toujours la vérité ! Promets-le-moi !

Quoique j'eusse résolu de ne point empiéter sur l'histoire, je me suis laissé aller à vous retracer ces traits qui peignent le caractère de l'empereur Nicolas ; maintenant je laisserai de côté les événements de son règne pour ne vous parler que de sa vie privée, de ses rapports intimes avec sa famille, la noblesse et son peuple.

Je commencerai ce tableau d'intérieur au moment où la cour rentre en ville, c'est ordinairement vers le 5 ou le 8 novembre.

Tous les membres de la famille impériale habitent le même palais : cette magnifique résidence, située sur le quai, en face et à peu de distance de la Néva, est connue en Europe sous le nom de palais d'hiver. C'est là que l'impératrice, quoique toujours souffrante, est plus qu'ailleurs, peut-être, l'âme de son intérieur. C'est un mot étrange que celui-là appliqué à l'existence d'une souveraine ; je le maintiendrai cependant ; car il est ici parfaitement à sa place. Autour d'elle viennent se ranger avec autant d'amour que de respect, son fils aîné, le grand-duc héritier, sa femme et deux charmants enfants ; ses trois autres fils, les grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel ; la grande-duchesse Marie et le duc de Leuchtenberg, son époux, leurs enfants, et la grande-duchesse Olga, non encore mariée.

Il y a quelques mois à peine, un ange de beauté et de douceur, la grande-duchesse Alexandra, unie au prince de Hesse, jetait sur cet ensemble tout le charme de l'âme la plus tendre, de l'esprit le plus séduisant ; mais à dix-huit ans elle a été enlevée à ce monde dans toute sa fraîcheur et son éclat comme une fleur atteinte par la faucille. Ici la mort fut l'impitoyable moissonneur. A présent, une morne tristesse a remplacé cette inquiétude et ce bonheur dont jouissaient en Russie les princes du sang impérial. C'est donc leur genre de vie avant ce cruel événement que je vais vous tracer. Depuis leur douleur, la santé plus que chancelante de l'impératrice a détruit cette harmonie, cette régularité d'existence qu'il faudra du temps pour rétablir, mais que la force des choses ramènera sans doute.

L'hiver, l'empereur se lève avant le jour ; il prend du thé chez lui et se met ensuite à travailler avec les différents ministres auxquels il a donné rendez-vous. A dix heures, il descend chez l'impératrice où il trouve ses enfants réunis. Après avoir passé auprès d'eux une demi-heure, il se rend au conseil de l'empire, ou bien continue son travail avec les chefs d'emploi qu'il a mandés à cet effet. Tous les jours, infailliblement, on voit Nicolas dans les rues de sa capitale. Ordinairement, c'est d'une heure à trois. Soit qu'il aille visiter une école de cadets ou un établissement de charité, soit qu'il se rende à une manœuvre ou qu'il s'empresse d'accomplir un acte de politesse envers quelque grande dame de la société, il traverse en voiture découverte les quartiers les plus populeux. Quoique cela lui donne fort à faire, il est constant qu'il est toujours le premier à saluer le noble ou le serf, n'importe celui qui porte les yeux vers lui. Quand il sort à pied, il en est de même. Je l'ai vu parcourir dans toute sa longueur la perspective de Newsky sans cesser un instant de faire le geste qui constitue le salut militaire.

On est tellement accoutumé à cette façon d'agir que son apparition ne cause jamais cette émotion curieuse qui, en d'autres pays, encombrerait le passage du souverain (fût-il même roi constitutionnel), s'il se mêlait aussi familièrement aux habitudes de ses sujets. On ne craint point l'empereur cependant. Nul ne se sauve ni ne s'écarte à sa venue. Après l'avoir salué, il est d'usage de passer tranquillement son chemin.

Les jeunes grands-ducs ne jouissent pas des mêmes prérogatives. Ils se promènent à pied, quelque froid qu'il fasse, et leur cortège se grossit à mesure de tous les gamins qu'ils rencontrent à tous les coins de rue. Il faut, du reste, rendre justice à cette escorte improvisée : elle revêt un certain air de dignité qui n'est point dans ses habitudes ordinaires. De leur côté, les grandes-